

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[426. Londres, Mercredi 30 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 426. Londres, Mercredi 30 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

Ce document est une réponse à :

[436. Paris, Lundi 28 septembre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) □

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

[441. Paris, Vendredi 2 octobre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) □ est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1840-09-30

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- des ennuyeux et des utiles. Je vois beaucoup de monde depuis quelques jours.

Je cause beaucoup.

- Je n'ai pas eu un moment à moi depuis que je suis levé

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 551/236-238

## Information générales

Langue Français

Cote 1215-1216, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

426. Londres, Mercredi 30 septembre 1840

Une heure

Je n'ai pas eu un moment à moi depuis que je suis levé des ennuyeux et des utiles. Je vois beaucoup de monde depuis quelques jours. Je cause beaucoup. Hier soir j'avais un rout. Et je voudrais bien causer davantage. Si je pouvais passer ma vie pendant quinze jours avec trois ou quatre hommes, avec deux hommes, je ne puis m'empêcher de croire que je persuaderais, que je ferais trouver des moyens de sortir d'embarras, car on se sent dans l'embarras et on a envie d'en sortir. Et selon moi, il y a moyen, sans humiliation pour personne. C'est là le problème. Mais comment en fournir la solution, quelques minutes et avec quelques paroles, à des gens qui ne la trouvent pas eux-mêmes ? qui ne trouvent rien eux-mêmes ?

J'ai rarement vu, si peu d'invention avec tant de bonne volonté. J'ai déjà brusqué bien des choses ces jours-ci troublé bien des indolences, dérangé bien des habitudes. Je continue. Mais les événements continuent aussi, et je crains qu'ils n'aillent plus vite que moi. Je persiste pourtant. Je ne crois pas à la guerre. J'entends à la guerre volontairement choisie et engagée. C'est trop fou. Quant à la guerre forcée, la guerre venue par hasard, commencée sans dessein, c'est celle-là que je redoute. Et c'est de cette crainte là que je m'arme pour pousser à une transaction. Personne n'a de réponse à cela. Je suis convaincu que Flahaut écrira très bien d'ici, c'est-à-dire qu'il voudra avoir écrit très bien. Je suis bien pour lui. Il est fort inquiet, Point belliqueux lui-même.

Le 436 est charmant, la dernière moitié. Je suis désolé de ce jour vide. Je prends mille précautions ; je donne mille instructions. Il n'y a pas moyen de pourvoir à tout. Il n'y a pas moyen d'inspirer aux tiers, mon désir d'arriver, votre désir de recevoir. Personne personne au monde n'a la mesure de ce désir, de ce plaisir. Je n'ai rien à pardonner. Je n'ai pas été fâché du tout. Mon Adieu qui ne ressemble à nul autre, c'est qu'il est plus, non pas autre. Voilà comment j'ai interprète votre special. Jurez que vous ne retomberez pas, et puis retombez tant que vous voudrez. Je ne puis plus prendre vos chutes au sérieux. C'est impossible que vous les preniez vous-même au sérieux. Il y a des régions où le soleil ne se couche plus, où tout est toujours parfaitement clair. Nous y sommes arrivés vous et moi. Nous y sommes établis. Tout-à-fait, c'est tout-à-fait. Et votre oui, c'est tout-à-fait oui. Je le lis de votre main. Je me le redis de ma propre voix, pour l'entendre comme si vous me le

disiez. Oui, oui.

3 heures

Je trouve que, pour une personne d'autant d'esprit et d'expérience vous vous laissez trop prendre à deux choses, à la comédie du langage, aux vicissitudes de la situation. On ment immensément ; on change de mensonge tous les jours ; on est doux, on est aigre, on croit à la paix ; à la guerre, selon l'intérêt, la manœuvre, la fantaisie du moment. Intérêt bien petit, manœuvre, fantaisie bien passagère, mais qui n'en fait pas moins dire blanc aujourd'hui noir demain. Et la situation elle-même flotte beaucoup ; elle va en haut, en bas, à droite, à gauche. Il ne faut pas laisser baletter son propre esprit selon le bavardage des hommes et ces ondulations des choses. Il y a un fond de vérité, une pente réelle et définitive des événements. C'est là ce qu'il faut jeter l'ancre, et s'y tenir, et assister de là au mensonge des paroles et à la fluctuation des incidents quotidiens. Je suppose qu'au fond je vous prêche là assez sottement, et que vous me tenez au courant de tout ce qu'on vous dit, bien plutôt que vous n'y croyez vous-même. Pourtant retenez, je vous prie, quelque chose de mon sermon. Vous vous laissez trop affecter par le petit va-et-vient des conversations et des nouvelles. Et votre disposition à vous, triste ou gaie, confiante ou abattue, a pour moi tant d'importance que dans tout ce que vous me mandez la première chose que je vois et qui m'intéresse, c'est l'impression que vous en avez reçue. J'ai de bonnes nouvelles du duc de Broglie. Inquiet, mais pensant sur toutes choses, tout-à-fait comme moi. Cela m'importe toujours, et surtout en ce moment. Adieu. Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 426. Londres, Mercredi 30 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-30

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/488>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 30 septembre 1840

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024



*mes parfums*  
*me, mon et moi.*

426

Londres. Mercredi 30 Sept<sup>r</sup> 1840

Une heure. 12.15

je fait. Si  
je suis de la  
me le recte  
l'industrie.  
Ces Oui, Oui.  
me.  
personne  
seulement, pour  
à deux chose,  
ce, auquel évidemment  
immensément;  
tous le jours.  
on était à  
l'heure.  
à des moments.  
une fantaisie  
n'a fait pas.  
l'heure, mais démission  
au flotte-  
r en bas.  
ne fait pas

J'ai pris en un  
moment à moi depuis que je suis  
levé; des compagnies et des utilles. Je vois  
beaucoup de monde depuis quelques  
jours. Je cause beaucoup. hier Soir,  
j'avais un tout. Si je voudrai bien  
causer davantage. Si je pourrai, passe  
ma vie pendant quinze jours avec  
tous ces quatre hommes, avec deux  
hommes, je ne puis empêcher de  
croire que je pourrais, que j'  
ferai toutes les moyen de sortir  
d'embarras, car on se sent dans  
l'embarras, et on a envie des sortis.  
Et selon moi, il y a moyen, sans  
humiliation pour personne. C'est  
là le problème. Mais comment  
en trouver la solution, être quelqu'un

Si j'aurais eu avec quelqu'un, par delà, à des voulons avoir été  
gens qui ne la trouvent pas suffisante pour lui. Il est  
qui ne trouvent rien d'autre que? Mais belliq[ue]lq[ue] lui-m<sup>me</sup>  
n'a rien vu si peu d'invention avec  
tant de bonne volonté. J'ai déjà  
brisqué bien des choses ces jours-ci,  
toujours bien des indolences, désangs,  
bien des habitudes. Je continue. Mais  
le, évidemment, continuer aussi, et je  
crains qu'il m'aillent plus vite que  
moi. Je persiste pourtant. Je ne crois  
pas à la guerre. J'insiste, à la guerre  
volontairement choisie et engagée.  
C'est trop fou. Quant à la guerre  
forcée, la guerre n'a pas hazard,  
communiqué sans dessin, c'est celle-là  
que je redoute. Et c'est de cette  
crainte-là que je m'arme pour  
pouvoir à une bataille. Personne  
n'a de réponse à cela.

Je suis convaincu que l'Allemagne  
écrira très bien l'ici, c'est à dire que

le 1496 est à  
moitié. Je suis  
de preuves suffisantes  
suffisante instruction,  
de preuves à la  
moyen d'inspirer  
d'arriver, voter la  
personne au mon-  
ce dix, de ce po  
à pardonner. S  
du tout. Mon dieu  
à tout autre, ce  
pas autre. Voilà  
interprète voter  
que nous ne sa-  
devons pas faire q  
je ne puis plus p  
au Seigneur. Cela  
la preuve voter  
Il y a des régions

... pacely, à des voudre avoir écrit très bien. Je suis bien  
pas exprimé pour lui. Il est fort inquiet. Point  
à moi non? Pas belliqueux lui-même.

invitations avec

J'ai reçu le 1496 une charmaine, la dernière  
moitié. Je suis dévolé de ce jeu de vida.  
Ce, j'ouvre-t-il, de preuves nulle prétention; je donne  
des, désarçage nulle instructions. Il n'y a pas moyen  
continuer. Mais je prouverais à tout. Il n'y a pas  
de aussi, et je moyen d'inspirer aux brefs mon désir  
des viles que d'arriver, votre désir de recevoir. Donc,  
je ne trouvons personne au monde où la mesure de  
votre à la guerre le desir, de ce plaisir. Je n'ai rien  
et engagé. à pardonner. Je n'ai pas été fâché  
la guerre du tout. Mon Adrien qui me ressemble  
pas, hazard, à tout autre, c'est qu'il ne plus, non  
c'est celle-là pas autre. Voilà comme j'ai  
et de cette interprété votre épître. Jurez  
ma paix que vous ne rebombiez plus, et puis  
tous. Personne rebombiez tant que vous voudrez.  
Je ne puis plus prendre vos chutes  
au sérieux. Cela impossible que vous  
me flattant, le premier vous-même au sérieux.  
T'a dire que il y a des régions où le Soleil va de

Touche plan, où tout est toujours parfaitement  
clair. Nous y sommes arrivés, sans et mal  
nous y sommes établis.

Sous à fait, c'est tout à fait. Et  
Votre oïs, c'est tout à fait oïs. Je le  
le lis de votre main. Il me le redit  
de ma propre voix, pour l'entendre  
comme si vous me le disiez. Oui, Oui.

3 hours.

Je trouve que, pour une personne  
d'autant d'esprit et d'expérience, vous  
pour laisser trop prendre à deux chose,  
à la comédie du langage, au mystère  
de la situation. On peut immensément;  
on change de mensonge tous les jours.  
On est doux, on est zigre, on éclat à  
la paix, à la guerre, selon l'heure,  
la manœuvre, la fantaisie du moment.  
C'est un très petit manœuvre, fantaisie  
très paragone, mais qui n'a fait pas  
moins dire bleus aujourd'hui, trois derniers.  
Et la situation elle-même flotte  
beaucoup; elle va en haut, en bas,  
à droite, à gauche. Et ne fais pas

G.  
moment à moi  
levé, des empires  
beaucoup de mon  
jours. Je cause  
j'avais un tout,  
causes davantage.  
ma vie pendant  
trois ou quatre  
heures, j'ai su pe-  
croire que je pe-  
ferai toutes les  
embarras, car  
l'embarras, ce qui  
Et selon moi, il  
humiliation pour  
tut le problème.  
en fournit la s-

laisse balotter son propre esprit selon  
le bavardage des hommes, et les ondulations  
des choses. Il y a un fond de vérité, une  
pente réelle et régulière des événements.  
C'est là à quoi faut jeter l'ancre, et  
l'y tenir, et assister de là au mensonge  
des paroles, et à la fluctuation des  
incidens quotidiens.

Je suppose qu'en fond je vous parle  
là assez solennellement, et que vous me  
tenez au courant de tout ce que vous  
avez, bien plutôt que vous, my fr<sup>e</sup>  
sœur, même. Pourtant retenez si je  
vous prie, quelque chose de mon sermon.  
Vous, vous, laissez trop affecter par  
le petit va et vient de conversation,  
et des nouvelles. Si votre disposition  
à vous, triste ou gai, confiante ou  
abattue, a pour moi tant d'importance  
que, dans tout ce que vous me mandez  
la première chose que je veux et qui  
m'intéresse, c'est l'impression que vous  
en avez reçue.

J'ai de bonnes nouvelles, du docteur

Broylis. Je quittai, main pensant, sur toute  
l'heure, tout à fait comme moi. Cela  
n'importe toujours, et surtout au moment.

Adieu. Adieu.

GJ